La valeur-travail est-elle encore une valeur ?

Remarques sur les *Grundrisse* de Marx.

Saverio ANSALDI

Université de Reims Champagne-Ardenne, CIRLEP

DOI : https ://doi.org/10.17184/eac.9723

Résumé : Nous étudierons dans cette communication la relation entre le capital, le travail vivant et les machines à partir des quelques textes de Marx, notamment le « Manifeste du Parti Communiste » et les « Grundrisse ». Dans le « Manifeste » en effet, Marx souligne le fait que, avec l'essor du machinisme et de la production industrielle à grande échelle, "le prolétariat se recrute dans toutes les classes de la population". Le prolétariat ne désigne pas seulement l'appartenance sociale à une classe économique mais également, et peut-être plus, la dépréciation des habilités techniques des travailleurs « par les méthodes nouvelles de production ». Le machinisme représente ainsi la condition productive, propre au capital, qui tend, d'une manière exponentielle, à réduire la part du "travail vivant" dans la production de la plus-value, comme Marx le montrera ensuite dans les « Grundrisse ». Il s'agira de comprendre si cette relation entre les machines et le travail vivant est encore à même de produire de la valeur à l'époque de l'intelligence artificielle et si une autre définition de la valeur-travail ne s'impose pas comme une nécessite civilisationnelle, au vu des défis écologiques qui sont les nôtres.

Mots-clés : Marx, travail, machine, capital, écologie.

Introduction

Dans le *Manifeste du Parti Communiste*, publié en 1848, Marx et Engels affirment qu'« à mesure que grandit la bourgeoisie, c'est-à-dire le capital, se développe aussi le prolétariat, la classe des ouvriers modernes qui ne vivent qu'à la condition de trouver du travail et qui n'en trouvent que si leur travail accroît le capital. Ces ouvriers, contraints de se vendre au jour le jour, sont une marchandise, un article de commerce comme un autre ; ils sont exposés, par conséquent, à toutes les vicissitudes de la concurrence, à toutes les fluctuations du marché… [Ainsi], petits industriels, marchands et rentiers, artisans et paysans, tout l'échelon inférieur des classes moyennes de jadis, tombent dans le prolétariat ; d'une part, parce que leurs faibles capitaux ne leur permettant pas d'employer les procédés de la grande industrie, ils succombent dans leur concurrence avec les grands capitalistes ; d'autre part, parce que leur habi-

leté technique est dépréciée par les méthodes nouvelles de production. De sorte que le prolétariat « se recrute dans toutes les classes de la population »[1].

La cause principale de cette « prolétarisation » des classes moyennes inférieures dépend selon Marx et Engels de l'introduction des machines dans les processus de travail imposés par le capital ; en effet, « les intérêts, les conditions d'existence au sein du prolétariat, s'égalisent de plus en plus, à mesure que la machine efface toute différence dans le travail et réduit presque partout le salaire à un niveau également bas »[2]. Le capital, à travers l'introduction des machines dans les processus de production, n'engendre pas seulement le prolétariat comme condition salariale mais il est également à l'origine d'une véritable « transformation anthropologique », qui affecte toutes les capacités productrices des individus, « puisque le développement de la machinerie et la division du travail ont fait perdre au travail de l'ouvrier tout caractère d'autonomie et, par conséquent, tout attrait »[3].

La machine égalise les capacités individuelles et singulières des ouvriers : toute différence relative aux habilités, aux capacités et aux connaissances spécifiques est effacée au profil de la simple reproduction automatique des gestes imposés par le « travail des machines ». Désormais, « le travail manuel exige moins d'habilité et de force »[4] que le travail machinal, et c'est pourquoi il peut être généralisé à toutes les catégories de la population, y compris les femmes et les enfants, qui deviennent *ipso facto* des prolétaires exploités par les machines techniques du capital. Dans cette perspective, on peut affirmer que le capitalisme est le système économique qui transforme en permanence la *force* de travail des individus, en modifiant par là-même la valeur générale du travail en fonction de l'évolution technique des machines impliquées dans les processus de production.

Cette thématique, abordée par Marx et Engels dans le *Manifeste du Parti Communiste*, devient absolument centrale dans les *Manuscrits de 1857-1858 (Grundrisse)*. Marx soutient en effet dans ce texte que « le principe développé du capital est précisément de rendre superflue l'habileté particulière et de rendre superflu le travail manuel, le travail immédiatement corporel en général, aussi bien comme travail habile que comme effort musculaire ; mais au contraire de placer l'habileté dans les forces naturelles mortes »[5]. Le capital remplace l'outil artisanal par la machine, en dépossédant l'artisan de ses capacités productives individuelles liées à l'utilisation d'outils. La « virtuosité » de l'artisan, qui s'exprime dans l'usage d'outils, est supplantée par le travail vivant de l'ouvrier médiatisé par la machine. L'artisan perd son talent individuel au profit du travail de l'ouvrier, désormais déterminé par l'agencement social des machines. C'est en dépossédant le travail humain des qualités et des compétences liées

[1] Karl Marx, Friedrich Engels, *Le Manifeste du Parti Communiste*, Éditions Sociales, Paris, 1986, pp. 66-67.
[2] *Ibidem*, p. 67.
[3] *Ibidem*, p. 64.
[4] *Ibidem*, p. 65.
[5] Karl Marx, *Manuscrits de 1857-1858 (Grundrisse)*, Éditions Sociales, Paris, 2011, p. 546.

Published in : ROSA, Fabrice ; THURIOT, Fabrice (dir.), *Travail, territoires et transitions. Actes du colloque de 2025 à l'Université de Reims Champagne-Ardenne (URCA)*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005977, doi : 10.17184/eac.9782813005977

aux outils que le capital accomplit ainsi sa révolution, qui constitue la plus grande transformation économique de l'histoire[6].

L'une des conséquences les plus marquantes de cette révolution économique et anthropologique réside selon Marx dans le fait que le capital tend d'une façon progressive et nécessaire à réduire la part du travail vivant dans la production de la plus-value, en le remplaçant progressivement par les machines. « Le développement du moyen de travail en machinerie n'est pas fortuit pour le capital, mais il est la réorganisation historique du moyen de travail traditionnel légué par le passé, qui se voit remodelé de manière adéquate au capital [Ainsi], la tendance nécessaire du capital est l'accroissement de la force productive et la négation maximale du travail nécessaire. Et la réalisation de cette tendance, c'est la transformation du moyen de travail en machinerie »[7].

La plus-value est de plus en plus produite par le travail social des machines, comme « synthèse » de tous les progrès techniques et scientifiques que le capital s'approprie gratuitement au cours de son développement. C'est dire que le « travail vivant » de l'ouvrier devient une fonction complémentaire du travail des machines, que Marx appelle le « travail social partagé ». « Le plein développement du capital, affirme-t-il, n'a donc lieu – ou encore : le capital n'a posé le mode de production qui lui est adéquat – qu'à partir du moment précis où le moyen de travail n'est pas déterminé de façon seulement formelle comme *capital fixe*, mais aboli sous sa forme immédiate, et où le *capital* fixe entre en scène comme machine face au travail à l'intérieur du procès de production ; où le procès de production, lui, est déterminé comme étant non pas subsumé sous l'habileté immédiate de l'ouvrier, mais comme application technologique de la science [...] Donner à la production un caractère scientifique est donc la tendance du capital, et le travail immédiat est rabaissé au rang de simple moment de ce procès »[8].

La plus-value globale du capital est produite aussi bien par le travail humain vivant immédiat que par le travail social des machines, se présentant ainsi comme travail social « médiat ». Marx affirme que le « taux de production » doit être calculé aussi bien sur la base du temps de travail immédiat que du temps de non-travail, car c'est la combinaison des deux qui crée de la plus-value. Dans cette perspective, le « temps de la vie » devient également productif de plus-value, y compris à partir des activités et des relations humaines qui ne sont immédiatement subsumées dans les processus productifs du capital. En effet, « de même qu'avec le développement de la grande industrie, la base sur laquelle elle repose, l'appropriation de temps de travail d'autrui, cesse de constituer ou de créer la richesse, de même le *travail immédiat* cesse avec elle d'être en tant que tel base de la production, en étant d'un côté transformé surtout en activité de surveillance et de régulation ; mais aussi, en l'occurrence, parce que le produit cesse d'être produit du travail individuel immédiat et que c'est au contraire la *combinaison* des activités de la société qui apparaît comme le producteur »[9].

[6] *Ibidem*, pp. 456-458. Cf. à ce propos Edward P. Thompson, *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Seuil-Gallimard, Paris, 1988 ; James Suzman, *Travailler. La grande affaire de l'humanité*, Flammarion, Paris, 2021.

[7] Karl Marx, *Manuscrits de 1857-1858 (Grundrisse)*, *op. cit.*, pp. 653-654.

[8] *Ibidem*, p. 655.

[9] *Ibidem*, p. 665.

Published in : ROSA, Fabrice ; THURIOT, Fabrice (dir.), *Travail, territoires et transitions. Actes du colloque de 2025 à l'Université de Reims Champagne-Ardenne (URCA)*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005977, doi : 10.17184/eac.9782813005977

Le capital s'approprie la productivité générale de la vie humaine, ce qui signifie que le travail n'est plus la seule valeur produisant de la plus-value. C'est pourquoi Marx peut soutenir que « l'épargne de temps de travail égale augmentation de temps libre, c'est-à-dire de temps pour le plein développement de l'individu, développement qui agit lui-même à son tour, comme la plus grande des forces productives sur la force productive du travail. Du point de vue du procès de production immédiat, cette épargne peut être considérée comme production de *capital fixe- ;* ce *capital fixe étant l'homme lui-même* »[10].

Marx explique en effet que le capital s'affirme selon une « double tendance » : d'une part, « il *contribue* ainsi, *malgré lui, activement à la création des moyens du temps social disponible, tendant* à réduire le temps de travail pour la société tout entière à minimum décroissant et à libérer ainsi le temps de tous aux fins de leur propre développement. Mais sa tendance est toujours de *créer* d'un côté du *temps disponible,* et, *d'un autre côté,* de *le convertir en surtravail* »[11]. Dans ces pages des *Grundrisse*, Marx ne regrette en aucune façon cette « réduction » du temps de travail vivant se réalisant à travers l'affirmation du travail social des machines. Par ces nouveaux procès de production, le capital rend en réalité la nature humaine plus riche, en créant des nouvelles subjectivités, qui peuvent s'affirmer en dehors du temps de travail imposé par les machines techniques. « Le temps libre – qui est aussi bien temps de loisir que temps destiné à une activité supérieure – a naturellement transformé son possesseur en un sujet différent, et c'est en tant que tel qu'il entre alors dans le procès de production immédiat »[12].

Le « rapport machinal » entre le capital et le travail vivant produit sans cesse de la plus-value, mais crée également une « nouvelle nature humaine » – avec des nouveaux besoins, des nouveaux désirs et des nouvelles capacités. C'est à ce titre que le capital est à l'origine de nouvelles « formes de vie », en développant des capacités d'agir et de penser constituant à leur tour des nouveaux rapports avec les machines. D'où la conclusion de Marx : « En aspirant sans trêve à la forme universelle de la richesse, le capital pousse le travail au-delà des frontières de ses besoins naturels et crée ainsi les éléments matériels du développement de cette riche individualité qui est aussi polyvalente dans sa production que dans sa consommation et dont le travail, par conséquent, n'apparaît plus non plus comme travail, mais comme plein développement de l'activité elle-même, où la nécessité naturelle a disparu sous sa forme immédiate ; parce qu'un besoin produit par l'histoire est venu remplacer un besoin naturel. C'est pourquoi le *capital* est *productif ;* c'est-à-dire qu'il est un *rapport essentiel pour le développement des forces sociales productives* »[13].

La production du capital ne doit pas être entendue en un sens exclusivement économique ; la production économique se double toujours d'une *production de subjectivité* – qui dépasse le cadre défini par la valeur-travail : « La découverte, la création, la satisfaction de nouveaux besoins issus de la société elle-même ; la culture de toutes les qualités de l'homme social, pour la production d'un homme social ayant le maximum

[10] *Ibidem*, p. 667.
[11] *Ibidem*, p. 664.
[12] *Ibidem*, p. 668.
[13] *Ibidem*, p. 286.

Published in : ROSA, Fabrice ; THURIOT, Fabrice (dir.), *Travail, territoires et transitions. Actes du colloque de 2025 à l'Université de Reims Champagne-Ardenne (URCA)*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005977, doi : 10.17184/eac.9782813005977

de besoins, parce que riche de qualités et ouvert à tout – produit social le plus total et le plus universel qui soit possible – (car, pour une jouissance multilatérale, il faut la capacité même de cette jouissance et donc un haut niveau culturel) –, tout cela est aussi bien une condition de la production fondée sur le capital »[14].

Or, c'est précisément dans la perspective de la « révolution anthropologique » engendrée par les forces de production du capital lui-même qu'il devient dès lors possible selon Marx de définir les conditions de possibilité de son dépassement : « « Les forces productives et les relations sociales – les unes et les autres étant deux côtés différents du développement de l'individu social – n'apparaissent au capital que comme des moyens, et ne sont pour lui que des moyens de produire à partir de la base bornée qui est la sienne. Mais *en fait*** elles sont les conditions matérielles pour faire sauter cette base »[15].

La pratique politique révolutionnaire devant conduire à l'abolition du capital n'est possible qu'à partir des conditions productives créées par le capital lui-même – qui sont toujours aussi bien des conditions techno-économiques que des conditions anthropologiques : c'est la nature humaine engendrée par le développement des forces capitalistes elles-mêmes qui est la plus à même de s'opposer à leur action d'appropriation de la richesse globale produite par l'ensemble des activités techniques et machinales, relevant aussi bien de la valeur-travail immédiate que du temps libre. L'alternative au mode de production capitaliste doit être recherchée dans les conditions subjectives et sociales déterminées par les tendances machinales inhérentes au développement économique du capital lui-même[16].

Je voudrais formuler deux remarques conclusives à propos de ces thèses de Marx.

1) Pour Marx, les machines ne sont pas en tant que telles des « dispositifs productifs » à l'usage exclusif du capital. D'où une première question : confrontés aux défis écologiques qui sont les nôtres, sommes-nous capables de mettre au service de la vie humaine, les machines intelligentes mises en circulation par le capital – *pour une nouvelle Terre* ? Dans quelle mesure pouvons-nous changer notre rapport aux machines afin de déterminer des cycles de production/circulation/consommation qui ne soient pas destructeurs de la vie terrestre ? Dans quelle mesure pouvons-nous transformer les machines techniques créées par le capital en « machines écologiques » ? Il est à cet égard impératif de définir d'une manière radicalement différente les rapports qui lient les machines techniques à l'ensemble des activités humaines[17].

[14] *Ibidem*, p. 370.

[15] *Ibidem*, p. 662.

[16] Il s'agit naturellement d'une question décisive, qui a conduit à un renouvellement profond de l'interprétation de la pensée marxienne. Cf. Mario Tronti, *Ouvriers et Capital*, Christian Bourgois, Paris, 1977 (nouvelle édition, Entremonde, Paris, 2016) ; Antonio Negri, *Marx au-delà de Marx*, L'Harmattan, Paris, 1996 ; Moishe Postone, *Temps, travail et domination sociale*, Mille et Une Nuits, Paris, 2009 ; Paolo Virno, *L'usage de la vie et d'autres textes d'inquiétude*, Éditions de l'Éclat, Paris, 2016.

[17] Cf. à ce sujet, Kohei Saito, *La nature contre le capital. L'écologie de Marx dans la critique inachevée du capital*, Syllepse, Paris, 2021 ; Kohei Saito, *Moins ! La décroissance est une philosophie*, Seuil, Paris, 2024 ; Paul Guillibert, *Terre et Capital. Pour un communisme du vivant*, Éditions Amsterdam, Paris, 2021 ; Andreas Malm, *L'anthropocène contre l'histoire. Le réchauffement climatique à l'ère du capital*, La Fabrique, Paris, 2017 ; Timothy Morton, *La pensée écologique*, Zulma, Paris, 2021 ; Dominique Bourg, *Une nouvelle terre*, PUF, Paris, 2022 ; Anne Alombert, *De la bêtise artificielle*, Allia, Paris, 2025.

Published in : ROSA, Fabrice ; THURIOT, Fabrice (dir.), *Travail, territoires et transitions. Actes du colloque de 2025 à l'Université de Reims Champagne-Ardenne (URCA)*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005977, doi : 10.17184/eac.9782813005977

2) Marx a toujours soutenu que le temps libre était la vraie richesse. D'où ma deuxième question : peut-on construire un temps de vie « libre » de la consommation et de la production pour le capital ? Pouvons-nous ne pas être à chaque instant de notre vie *un capital fixe* ? Il s'agit d'une perspective que Marx lui-même esquisse dans une page vertigineuse des *Grundrisse*, en critiquant notamment la définition du travail formulée par Adam Smith. Il affirme à ce propos que « l'individu se trouvant dans un état normal de santé, de force, d'activité, d'adresse et d'habileté puisse éprouver quand même le besoin d'effectuer une part normale de travail et de suspension de son repos semble peu intéresser A. Smith. Il est vrai que la mesure du travail paraît elle-même donnée de l'extérieur, par le but à atteindre et par les obstacles que le travail doit surmonter pour y parvenir. Mais A. Smith semble tout aussi peu avoir idée que *surmonter des obstacles puisse en soi être une activité de la liberté* – et qu'en outre, du reste, les buts extérieurs maintiennent, sous une forme dépouillée, l'apparence d'une nécessité naturelle simplement extérieure et sont posés comme des buts que l'individu lui-même fixe le premier –, être donc l'autoeffectuation, l'objectivation du sujet, et, par là même, *la liberté réelle dont l'action est précisément le travail* [...] Sans doute a-t-il raison de dire que le travail dans ses formes historiques, esclavage, servage, salariat, apparaît toujours comme un travail rebutant, comme un *travail forcé* imposé de *l'extérieur,* en face duquel le non-travail représente "la liberté" et le "bonheur" ». Mais, continue Marx, il s'agit précisément du « travail qui ne s'est pas encore donné les conditions subjectives et objectives, pour que le travail soit *travail attractif**, autoeffectuation de l'individu, ce qui ne signifie en aucun cas qu'il soit pur plaisir, pur *amusement** comme le pense Fourier avec ses conceptions naïves et ses visions de grisette. Des travaux effectivement libres, la composition d'une œuvre musicale par exemple, requièrent justement à la fois un sacré sérieux et l'effort le plus intense »[18].

Peut-on dans cette optique envisager de vivre *également* selon un temps social déterminé par un « travail-désir » libre, autrement dit par un travail dont la valeur échappe à celle produite par le capital, y compris lorsqu'il fait de la subjectivité une fonction essentielle pour la création de sa plus-value (*l'homme comme capital fixe*) ? En d'autres termes, peut-on échapper au temps social de la « subsomption réelle » imposée par les machines du capital sur l'ensemble de nos activités, y compris les plus vitales et les plus organiques ? La réponse à ces questions implique la construction d'un monde et d'un temps de la vie définis par l'institution d'une *nouvelle écologie politique*, dont la réalisation constitue sans doute notre défi actuel le plus urgent[19].

[18] Karl Marx, *Manuscrits de 1857-1858 (Grundrisse)*, *op. cit.*, pp. 569-570.

[19] Cf. Daniel Susskind, *Un monde sans travail. Comment les nouvelles technologies et l'intelligence artificielle reconfigurent le marché du travail*, Flammarion, Paris, 2023 ; Bernard Stiegler, *Réenchanter le monde. La valeur esprit contre le populisme industriel*, Flammarion, coll. « Champs Essais », Paris, 2006 ; André Gorz, *Misères du présent. Richesse du possible*, Galilée, Paris, 1997.

Published in : ROSA, Fabrice ; THURIOT, Fabrice (dir.), *Travail, territoires et transitions. Actes du colloque de 2025 à l'Université de Reims Champagne-Ardenne (URCA)*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005977, doi : 10.17184/eac.9782813005977

Bibliographie

Alombert, Anne, (2025), *De la bêtise artificielle*, Allia, Paris.

Bourg, Dominique, (2022), *Une nouvelle terre*, PUF, Paris.

Gorz, André, (1997), *Misères du présent. Richesse du possible*, Galilée, Paris.

Guillibert, Paul, (2021), *Terre et Capital. Pour un communisme du vivant*, Éditions Amsterdam, Paris.

Malm, Andreas, (2017), *L'anthropocène contre l'histoire. Le réchauffement climatique à l'ère du capital*, La Fabrique éditions, Paris.

Marx, Karl ; Engels, Friedrich, (1986), *Le Manifeste du Parti Communiste*, Éditions Sociales, Paris.

Marx, Karl, (2011), *Manuscrits de 1857-1858 (Grundrisse)*, Éditions Sociales, Paris.

Morton, Timothy, (2021), *La pensée écologique*, Zulma, Paris.

Negri, Antonio, (1996), *Marx au-delà de Marx*, L'Harmattan, Paris.

Postone, Moishe, (2009), *Temps, travail et domination sociale*, Mille et Une Nuits, Paris.

Saito, Kohei, (2021), *La nature contre le capital. L'écologie de Marx dans la critique inachevée du capital*, Syllepse, Paris.

Saito, Kohei, (2024), *Moins ! La décroissance est une philosophie*, Seuil, Paris, 2024.

Stiegler, Bernard, (2006), *Réenchanter le monde. La valeur esprit contre le populisme industriel*, Flammarion, coll. « Champs Essais », Paris.

Susskind, Daniel, (2023), *Un monde sans travail. Comment les nouvelles technologies et l'intelligence artificielle reconfigurent le marché du travail*, Flammarion, Paris.

Suzman, James, (2021), *Travailler. La grande affaire de l'humanité*, Flammarion, Paris.

Thompson, Edward P., (1988), *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Seuil-Gallimard, Paris.

Tronti, Mario, (2016), *Ouvriers et Capital* [Christian Bourgois, Paris, 1977], Entremonde, Paris.

Virno, Paolo, (2016), *L'usage de la vie et d'autres textes d'inquiétude*, Éditions de l'Éclat, Paris.

Published in : ROSA, Fabrice ; THURIOT, Fabrice (dir.), *Travail, territoires et transitions. Actes du colloque de 2025 à l'Université de Reims Champagne-Ardenne (URCA)*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005977, doi : 10.17184/eac.9782813005977